

Des livres

Gilles Fumey
23 septembre 2006

Géographie militaire (Philippe Boulanger)

Philippe Boulanger, *Géographie militaire*, Ellipses, 2006, 384 p.



Avec le coup de tonnerre éditorial de Yves Lacoste (*La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*) en 1976, la géographie sortait d'un cocon où l'avait confinée l'Etat en en faisant essentiellement une discipline scolaire. La géographie n'était désormais plus la nomenclature, mais le drame et elle redevenait *géopolitique*. De la géopolitique au militaire, il n'y a qu'un coup de canon qui rappelait que les cartes avec lesquelles tout géographe fait son apprentissage, en France du moins, sont précisément des cartes d'« Etat-major ». Pourtant, dans les universités, la géographie militaire ne s'enseignait pas. C'est tout le challenge que s'est alors donné Philippe Boulanger, en pionnier, octroyant enfin ses lettres de noblesse à ce lien-là qu'il travaille depuis près de deux lustres. Voilà pour l'ambition.

Remontant à Sun Tse et son *Art de la guerre*, au Ve siècle avant J.-C., Philippe Boulanger montre combien le choix d'un site a toujours été déterminant pour la conduite d'une bataille. Il aurait pu mettre au jour les faits de guerre des rois et empereurs, mais en les laissant aux historiens, il se donne pour tâche de **faire émerger la pensée géographique militaire européenne et française au 19^e siècle**. Voici la leçon tirée des guerres qui, paradoxalement, n'empêchera pas la disparition de la géographie militaire en France, relayée par des approches plus géopolitiques (Mackinder, Spykman) et géostratégiques (Célérier, Lacoste, voire Gallois, père de la dissuasion française). Il faut attendre la création d'une commission de géographie militaire sous l'égide de Collins, au Pentagone en 1996 pour que la pensée militaire actuelle s'enrichisse des recherches des géographes.

Cela étant, géographie universitaire ou pas, les militaires ont toujours utilisé la géographie, selon les mots de l'auteur, comme « une forme de renseignement ». Et **les aides à la navigation offertes par les satellites constituent une étape décisive d'observation qui change le cours des guerres**, on l'a vu depuis la guerre du Golfe (1990-91). Elles contribuent à la mise au point de nouvelles méthodes utiles pour la stratégie comme la tactique en recourant à des notions globales de géographie physique et humaine. Une flopée d'institutions en Europe témoignent des besoins considérables en géographie : bureaux topographiques en Allemagne, académies militaires en Amérique latine, cartographes et services techniques partout.

Philippe Boulanger montre, ensuite, combien la maîtrise de l'environnement biogéographique a constitué une source de tension et une arme de guerre à la fois : conflits « verts », notamment ceux qui privent des populations d'une ressource comme l'eau, dégradations de l'environnement comme armes de guerre (étudiés depuis Frontin dans *Les stratagèmes*, Ier siècle après J.-C.) dont les pratiques de la terre brûlée sont les plus récurrentes, guerres chimiques et biologiques qui ont été stigmatisées par le droit international dès le début du XXe siècle. Destructrices, les armées sont aussi protectrices (prévention des pollutions adoptée sous Bill Clinton en 1997, opérations de dépollution de la poudrière d'Angoulême, par exemple). **L'étude des impacts de guerre selon les milieux physiques** montre combien des paysages aussi anodins que le bocage normand ont pu être redoutables à affronter pour les troupes américaines en 1944. Le milieu méditerranéen s'avère beaucoup plus favorable à des interventions militaires que le monde tropical humide (Viêtnam pour des armées non habituées au climat tropical humide), et plus encore que les milieux arides (voir l'analyse du film de Sam Mendes, *Jarhead*) ou montagnards (qui nous vaut une belle analyse des guerres en Afghanistan). Les incidences du climat sont essentielles pour les manœuvres terrestres, ceci fut bien compris du tacticien Rundstedt en décembre 1944 qui attend la stabilisation d'un anticyclone pour profiter d'un sol gelé et dur dans les Ardennes, comme pour les opérations amphibies (débarquement de juin 1944 soigneusement préparé par les météorologues).

Avec le changement d'échelles, la géographie permet de repenser le théâtre des conflits : le « terrain » émerge comme un échelon géographique tactique avec des combinaisons multiples qui sont présentées judicieusement sous forme de schémas. Le théâtre d'opérations naît au XIXe siècle des armées plus nombreuses, notamment durant la guerre de Sécession aux Etats-Unis. Le partage actuel de la planète par les Américains en cinq théâtres d'opérations (avec neuf commandements) laisse apparaître une structure souple d'usage militaire qui s'explique avec les nouvelles technologies (NTIC) créant, de fait, de nouveaux espaces de guerre, un « espace global où quelques points sensibles doivent être désorganisés ». **Le champ de bataille disparaît pour un « espace opérationnel »** (J. Baud). La guerre symétrique moderne, selon Philippe Boulanger, s'étend au cyberspace, l'infosphère, l'espace hertzien et tridimensionnel. Le processus de militarisation de l'espace extra-atmosphérique est en cours depuis les Etats-Unis. Dans une prochaine édition, l'auteur pourra nous informer sur la position de l'Europe et du Japon dans ce contexte.

En ville, l'impact des opérations est pris en considération avec de nouvelles doctrines et théories. Les villes sont des constructions urbanistiques complexes, obéissant à des modèles variables selon les régions du monde (on peut parler de ville « arabe », « latino-américaine », etc.). Les modes d'action tournent, grossièrement, selon la doctrine française, autour de la maîtrise de la violence et de la coercition des forces. Pensés à l'instar des villes comme des « milieux sensibles », **les littoraux s'avèrent être des voies d'accès privilégiés en territoire ennemi**, les exemples abondent au XXe siècle, tant dans le Pacifique que l'Atlantique Nord ou la Méditerranée. Curieusement, **l'espace aérien apparaît à la fois homogène et fragmenté** selon les positions par rapport aux territoires nationaux. Il se pense, sur le plan militaire, en complémentarité avec les opérations terrestres et maritimes. Et compte de plus en plus dans la gestion de certaines crises de l'après-guerre froide (Balkans, par exemple).

La contribution de la géographie à la pensée et l'action militaires peut être aussi celle de la démographie, « fondement du potentiel de guerre », mais aussi dépendant des dynamiques migratoires et, notamment, des réfugiés. Ce peut être la maîtrise des ressources naturelles par les industries d'armement, dont une part importante sont publiques. La liste des douze métaux et minéraux (du columbium au titane), de l'énergie comme le pétrole montre une forme de

vulnérabilité du secteur militaire impliquant la protection des sources d'approvisionnement. Sans oublier la question complexe de la « prolifération nucléaire » qui peut conduire - mais pas seulement elle - à des formes de terrorisme. Enfin, Philippe Boulanger reprend certains thèmes sur les civilisations de S. Huntington pour évoquer les « guerres de civilisations », sur la diversité culturelle qui peut être un facteur de conflits (bel exemple décrit de la Casamance divisée par les tensions identitaires). Reprenant la théorie de la zone pivot de Mackinder (1904), l'auteur la met en regard avec celle du « croissant de crise » de Pierre Biarnès (2003) dont les concordances sont troublantes.

Cette belle leçon de géographie de Philippe Boulanger permet de décrypter l'actualité avec un regard plus analytique où l'espace géographique, non seulement théâtre, est surtout un acteur majeur de la turbulence de notre monde. D'autant que les nouvelles technologies et les questions identitaires - deux tendances lourdes dans la géopolitique actuelle - ne cessent de bousculer tout ce qui pourrait être théorisé et perçu comme intangible par les armées.

Compte rendu : Gilles Fumey

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net